Pour une lecture recontextualisée de Tel-Aviv

Caroline Rozenholc

▶ **To cite this version:**

Caroline Rozenholc. Pour une lecture recontextualisée de Tel-Aviv. Esther Benbassa. Israël Palestine : les enjeux d'un conflit, Paris : CNRS éditions, pp.117-128, 2010. halshs-00737161

HAL Id: halshs-00737161
https://shs.hal.science/halshs-00737161

Submitted on 1 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Rozenholc, Caroline (2010) Pour une lecture recontextualisée de Tel-Aviv,
In Esther Benbassa (dir.) *Israël Palestine : les enjeux d'un conflit*, Paris, CNRS éditions, pp.117-128.

Pour une lecture recontextualisée de Tel-Aviv

Caroline ROZENHOLC

Définitivement ancrée au Proche-Orient, « bulle» d'insouciance et de loisirs dans une réalité tourmentée, Tel-Aviv surprend en permanence par son rythme et sa cadence. C'est une ville au dynamisme palpable où, comme le dit l'écrivain Amos Oz, les rues et les maisons elles-mêmes sont en mouvement[1]. Aujourd'hui, avec seulement 380 000 habitants, la ville de Tel-Aviv est à la fois le pôle culturel et le poumon économique du pays. Les gratte-ciel aux enseignes internationales s'y multiplient[2], et l'importante présence des travailleurs immigrés africains, asiatiques, européens et latino-américains accroît la diversité du pays en même temps qu'elle la rend véritablement perceptible. Tel-Aviv apparaît comme une ville ouverte sur le monde[3] où se concentre une société israélienne inscrite dans les mouvements de la globalisation[4]. Le jeu de ces dynamiques conjuguées, si fortement ressenti à Tel-Aviv, la distingue toujours plus de Jérusalem, son pendant local, ancré, religieux et passionné. Sans chercher à trop multiplier les oppositions entre la métropole et la capitale[5], on ajoutera que l'absence de reconnaissance internationale du statut politique de Jérusalem confère à Tel-Aviv un rôle primordial, matérialisé par la présence des ambassades étrangères.

Cela étant, force est de constater que Tel-Aviv est peu mobilisée dans les réflexions engagées sur l'espace israélo-palestinien[6]. Pourtant, l'étude des documents cartographiques qui permettent de retracer la construction de la ville hébraïque et des périodes d'observation prolongées[7] dans le quartier de Florentin font émerger une scène sociopolitique porteuse de

[1] « Mais à Tel-Aviv! Toute la ville était un crépitement de criquets, les gens marchaient, les maisons marchaient, la rue marchait, et la place s'en est vraiment allée », Amos Oz, *Les Deux Morts de ma grand-mère*, trad. de l'hébreu par Flore Abergel et de l'anglais par Anne Rabinovitch, Paris, Gallimard, coll « Folio », 2004, p. 25.
[2] On recense plus de 230 gratte-ciel à Tel-Aviv. Pour comparaison, Haïfa en compte 179 et Jérusalem 50. http://www.emporis.com/en/.
[3] « Pour ces Juifs qui rêvent aussi d'un plus "Grand Israël", Tel-Aviv est un lieu suspect, trop ouvert, trop propice aux contacts avec le monde extérieur » , Joachim Schlör, *Tel-Aviv : From Dream to City*, Londres, Reaktion Books, 1999, p.210.
[4] Globalisation ou mondialisation (les termes sont équivalents) renvoient ici à la double présence des travailleurs immigrés - la main-d'oeuvre étrangère - et au fonctionnement international de l'économie.
[5] Nurit Alfasi et Tobi Fenster, « A Tale of Two Cities : Jerusalem and Tel-Aviv in an Age of Globalization », *Cities* 22 (5), 2005, p.351-363.
[6] Ceci est particulièrement vrai des recherches françaises mais, de manière générale, les célébrations du centième anniversaire de Tel-Aviv en 2009 et l'intérêt que cet événement suscite pour la ville contribueront certainement à modérer ce propos.
[7] Cet article s'appuie sur des séjours de plusieurs mois dans le quartier de Florentin, entre 2005 et 2008.

multiples enjeux historiques et contemporains. Ce travail se concentrera en particulier sur les quartiers sud de la ville, fronts et frontières entre les municipalités juives et arabes, entre Tel-Aviv et Jaffa, durant les années constitutives de la ville. Aujourd'hui, cette zone accueille les travailleurs immigrés et leurs enfants. Depuis quelques années, ces quartiers sud - lieux d'« accueil » permanents des vagues d'immigration successives - sont d'ailleurs devenus le foyer depuis lequel s'est amorcée une réévaluation du statut de citoyen. Dans cet article, Tel-Aviv devient un véritable terrain de recherche, en prenant en compte son contexte géopolitique et géo-historique. Ainsi, poursuivant cette double piste des quartiers sud comme foyer de diffusion d' «innovation» politique et espace d'installation d'une population immigrée et non juive, on se penchera plus particulièrement sur le quartier de Florentin. Loin des lieux les plus problématiques, il constitue l'un de ces espaces dont l'investigation éclaire le développement de la ville d'hier, en donnant à voir les réaménagements de la société israélienne contemporaine[8]. Tel-Aviv apparaît alors comme une ville globale mais ancrée, c'est-à-dire comme une ville issue d'un contexte géopolitique, et qui fait apparaître toute une complexité sociale.

TEL-AVIV, UNE BULLE DE SENS

Cette façon d'envisager Tel-Aviv, le plus souvent, comme inadéquate et hors contexte a en réalité traversé tout le siècle. Aujourd'hui, elle apparaît même comme « libre de tout symbolisme national[9]. » Et si la métropole se tient effectivement à l'écart des tensions régionales les plus vives, on peut toutefois s'étonner d'une perception de la ville si déconnectée de son contexte politique. Ne lui prête-t-on pas par exemple une réputation si « légère » qu'on la surnomme « la bulle[10] » ? Or il est intéressant de constater que l'appellation n'est pas nouvelle puisque dès les années 1920, c'est-à-dire au moment où Tel-Aviv émerge comme ville à part entière, on la désigne par cet état d'« apesanteur ». Certains la voient alors comme une « création artificielle, sans base réelle et sans futur », un centre urbain ayant grandi trop vite, « qui s'est élevé comme une bulle de savon[11] ». C'est peut-être d'ailleurs la rapidité de son développement et l'apparente neutralité de l'espace sur lequel s'est construite la ville qui vont progressivement gommer la part que prendra pourtant Tel-Aviv dans l'utopie nationale sioniste[12] et sa description comme « incarnation vivante » de cette dernière. Dans tous les cas, aujourd' hui, la prospérité et la relative indépendance économique et politique de la ville vis-à-vis du gouvernement[13] ne permettent plus de douter ni de sa matérialité ni de sa pérennité.

[8] Ce travail se situe volontairement à la marge ou en périphérie des espaces les plus reconnus. L'utilisation du terme de « marge » indique un positionnement analytique, qui rend évidents l'exclusion culturelle mais aussi le potentiel de réarticulation et de réarrangement des catégories sociales qui y sont à l'œuvre. Les marges sont donc des lieux d'observation de l'instabilité des catégories sociales. Voir Anna Lowenhaupt-Tsing, « From the Margins », *Cultural Anthropology* 9 (3), 1994, p. 279-297. Pour une discussion de ces questions catégorielles dans le contexte israélien, voir par exemple Moshe Semyonov et Noah Lewin-Epstein (éds), *Stratification in Israel: Class, Ethnicity, and Gender*, New Jersey (N.J.), Transaction, 2004.

[9] N. Alfasi et T. Fenster,« A Tale of Two Cities ... », art. cit., p.359.

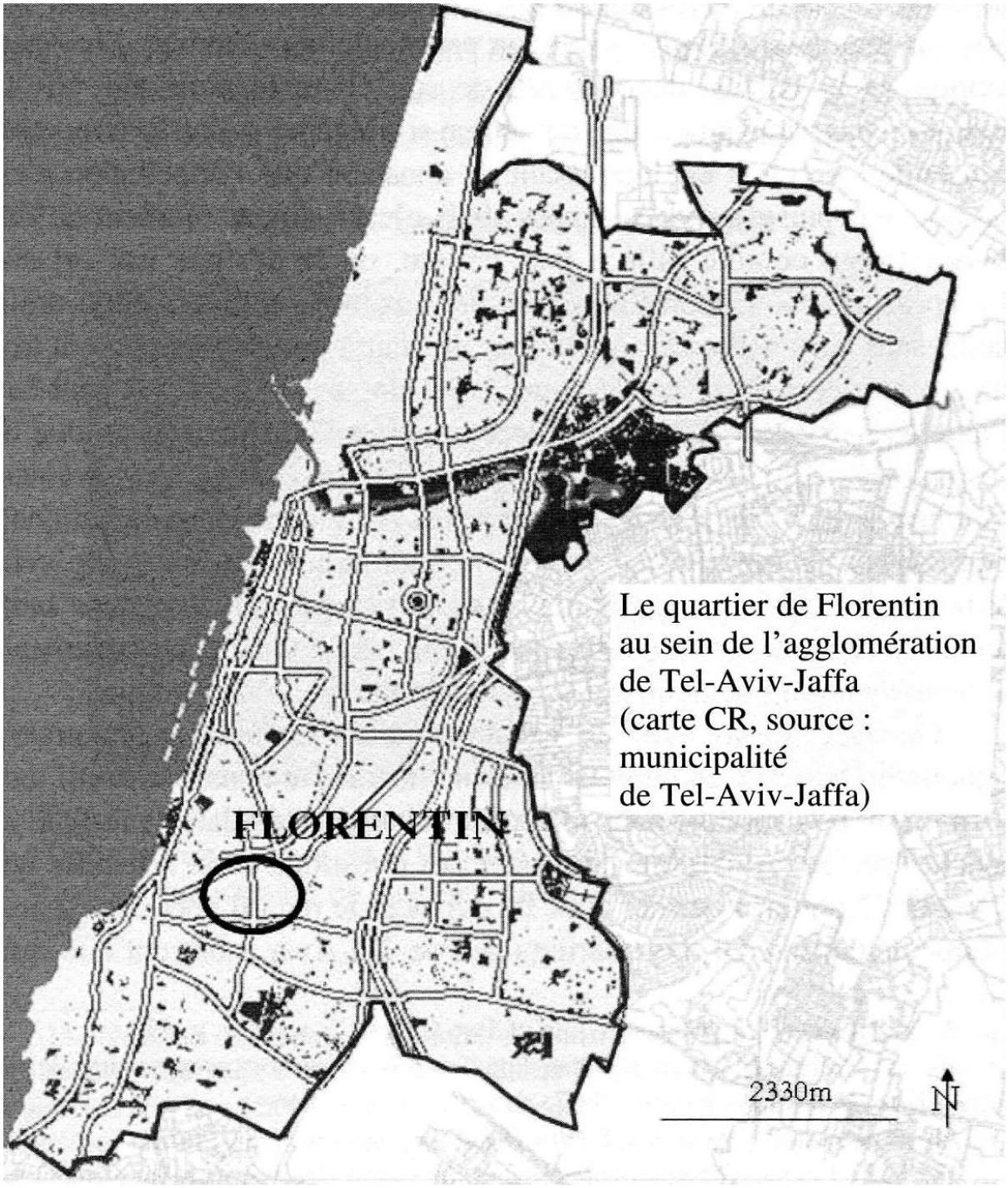
[10] Le réalisateur israélien Eytan Fox a repris ce surnom comme titre de son dernier film, *Ha'bouah, la bulle*, 2007.

[11] Émile Vandervelde in J. Schlör, *Tel-Aviv ... , op. cit.*

[12] Marc Levine, *Overthrowing Geography : Jaffa, Tel-Aviv, and the Struggle for Palestine, 1880-1948*, Berkeley (Calif.), University of California Press, 2005, p.219.

[13] « Dès les premiers jours, ses leaders ont maintenu une attitude d'auto-gouvernement exclusive, essayant de mener les affaires municipales de la ville indépendamment du gouvernement central, à commencer par celui du

Figure 1. Le quartier de Florentin au sein de l'agglomération de Tel-Aviv-Jaffa



Mandat britannique puis, à partir de 1948, du gouvernement israélien », N. Alfasi et T. Fenster, « A Tale of Two Cities ... », art. cit., p.351.

On pourrait dire alors de Tel-Aviv qu'elle est une ville centrale à laquelle on attribue, en dépit de son rôle historique et administratif, une position un peu anodine dans le conflit qui se déroule dans la région. Se pencher sur Tel-Aviv pour interroger des questions aussi sensibles que celles des frontières permet donc de déplacer le regard vers des espaces moins médiatisés.

Figure 2. Le quartier de Florentin

Florentin (en pointillés), toujours partagé en deux plans d'urbanisme, montre la permanence de la frontière entre Tel-Aviv et Jaffa (carte CR, source: municipalité de Tel-Aviv, Sefer Tel-Aviv, 1935, carte au 1 : 10000).

Or, les quartiers sud de Tel-Aviv montrent que cette question, presque envahissante, habite également ce contexte urbain puisqu'elle se lit déjà dans 1'« organisation » de l'agglomération. Sous sa forme actuelle, Tel-Aviv-Jaffa est en effet partagée en trois secteurs : Tel-Aviv centre, nord et sud; la zone sud rassemblant les quartiers les plus pauvres de la ville. Cette répartition socio-économique perpétue des répartitions « historiques », puisque la zone sud correspond aux espaces qui, jusqu'en 1948, étaient sous l'autorité de la municipalité de Jaffa. Le quartier de Florentin - aujourd'hui l'un des plus denses de la ville en termes de population[14] et le seul à être construit en façade continue[15] - incarne véritablement cette histoire et la spatialisation d'un projet identitaire séparé. Il est aujourd'hui encore partagé, dans ses limites

[14] Nous ne donnons pas de données statistiques précises puisque le dernier recensement date déjà d'une dizaine d'années et que les chiffres officiels sont des projections (environ 5 000 habitants en 2008) largement contestés par les associations de quartier qui proposent un ordre de grandeur bien supérieur (7000 habitants). Ce désaccord en traduit un autre : celui sur les limites du quartier.

[15] Patrick Geddes, dont le plan d'urbanisme de 1925 a très largement guidé la construction de Tel-Aviv, préconise de rompre avec le modèle linéaire des banlieues européennes de l'époque. La majeure partie de la ville a ainsi été planifiée en blocs d'habitation séparés. Cependant, le secteur sud de la ville n'a pas été inclus dans cette planification, et Florentin est le seul quartier à présenter un alignement de bâtiments qui donnent directement sur la voie publique.

administratives et statistiques, en deux plans d'urbanisme distincts (TABA 44 pour Tel-Aviv et B Yaffo pour Jaffa). Or, dans le contexte israélo-palestinien, plusieurs chercheurs insistent sur l'importance de la planification urbaine comme outil politique, y compris dans le cadre des relations entre Tel-Aviv et Jaffa[16].

Ainsi, ce partage en deux plans et l'emplacement du quartier à l'articulation des villes arabe et juive ont installé Florentin comme une entité à part entière. En même temps, il a instauré de longues années de marginalisation. Mais, aujourd'hui, Florentin a inversé la tendance. Le renouvellement de la population - plus aisée - en une véritable « déclaration d'intention[17] » et les rénovations et constructions ont transformé le statut du quartier. Florentin est aujourd'hui un secteur effervescent et animé d'une fièvre immobilière, quoique toujours peu pourvu en services publics[18]. L'identité de ce quartier bohème[19] et très commerçant n'en est alors rendue que plus complexe. En effet, et si jusqu'à présent ce sont les changements qui sont les plus visibles, les traces des populations ayant traversé cet espace ne sont pas moins présentes. Le quartier de Florentin a, depuis sa création, fonctionné comme un lieu d'arrivée des populations migrantes. Certaines traces n'apparaissant d'ailleurs qu'avec les mutations en cours, quand s'ouvrent des interstices dévoilant des pans oubliés de l'histoire du quartier[20]. D'année en année, celui-ci accueille de plus en plus d'habitants mais conserve une position très particulière. Position qu'on peut qualifier à plusieurs égards d'intermédiaire, puisque le quartier évolue avec la ville[21] en étant tour à tour central, espace tampon entre deux entités distinctes et imbriquées, mais toujours à quelques minutes des artères principales du boulevard Rothschild et de la rue Allenby. Géographiquement intermédiaire du fait de sa « position » à l'articulation de Tel-Aviv et de Jaffa, et socialement intermédiaire puisque le quartier de Florentin est resté attaché à l'administration de Jaffa jusqu'à ce que celle-ci soit dissoute dans l'agglomération de Tel-Aviv-Jaffa. Son histoire interne suit donc celle des deux villes. Au moment où Tel-Aviv incorpore Jaffa, c'est en quelque sorte la frontière qui séparait ces deux entités depuis plusieurs décennies qui est avalée au sein du quartier de Florentin. Cette séparation comme son « intégration » se matérialisent en 1938 avec le rapport de la commission Peel pour le partage de la Palestine. Mais pour expliquer l'existence d'une frontière nationale dans l'agglomération même de Tel-Aviv, il faudrait revenir sur l'histoire de la création de la ville qui, dans le sillage de son développement comme entité indépendante de Jaffa, a de fait mis en place des frontières.

TEL-AVIV, UN QUARTIER DE JAFFA DEVENU VILLE

L'histoire de Tel-Aviv se raconte le plus souvent à partir de 1909, date à laquelle une soixantaine de familles juives se rassemblent pour établir un quartier juif, à l'extérieur de la vieille ville de Jaffa mais dans sa continuité. Il ne s'agit pas du premier quartier juif construit à

[16] Voir par exemple les travaux de Yossi Katz, de Mark Levine, d'Ilan Troen ou de Catherine Weill-Rochant.
[17] « Le quartier de Florentin, au coeur de Tel-Aviv, est un des lieux les plus excitants d'Israël qui ne s'arrête jamais. [...] Florentin est plus qu'un simple emplacement. C'est un *statement* » , www.florentin.com/today.htm.
[18] En 2005, la municipalité y donnait un index socio-économique calculé sur la base des facilités résidentielles, de l'éducation, de la profession, du travail féminin et de la possession de voitures, qui était deux fois moins élevé que pour les quartiers du nord (1,31 contre 0,62).
[19] « *Florentin* est un portrait de la Tel-Aviv bohème des années 1990 », Rebecca Stein « Spatial Fantasies : Israeli Popular Culture after Oslo », *Middle East Report* (216), 2000, p.37.
[20] Par exemple, la construction récente de deux bâtiments a fait apparaître une maison qui servait aux ouvriers agricoles puis, plus tard, de maison d'été à ses riches propriétaires arabes.
[21] Pour une description détaillée de la « situation » de Florentin, voir Caroline Rozenholc, « De la frontière à la marge: Florentin. Explorations géographiques d'un quartier historique ", *Tsafon* (55), 2008, p.99-126.

cette époque dans la plaine côtière[22], mais il est le premier à présenter à la fois un projet urbanistique très défini, moderne, hygiéniste et européen. Il bénéficie de ce fait du soutien financier d'organisations sionistes. L'obtention d'un prêt du Fonds pour l'acquisition de terres en Palestine *(Keren Kayemet Lelsrael)* lui donne une importance à la mesure d'un projet nationa[23]. À tel point que, pour l'historien Tom Segev, la reconnaissance de ce quartier devenu ville et son autonomie vis-à-vis de Jaffa est « l'accomplissement sioniste le plus important depuis le début du mandat britannique sur la Palestine » ; c'est « une pierre angulaire dans l'autonomie [juive] en Palestine[24] ». En cela, l'année 1921 - qui voit les autorités britanniques octroyer à Tel-Aviv un statut autonome au sein de la municipalité de Jaffa, en réaction aux émeutes arabes qui s'y étaient déclenchées - marquait un tournant majeur dans les relations entre les deux entités. Dès ce moment, Tel-Aviv va prendre de l'ampleur et, d'un quartier résidentiel « branché » de Jaffa, la ville-mère, il devient en 1934 une municipalité indépendante.

Mais le changement de statut de Tel-Aviv ne prend vraiment tout son sens qu'avec la décision de doter le quartier d'un « centre commercial ». En effet, jusqu'alors Tel-Aviv, qui a été pensée comme une banlieue verte, dépendait entièrement de Jaffa. Or, en 1921, des commerçants juifs de Jaffa s'associent et créent un *Merkaz mishari*, littéralement « le centre commercial ». Celui-ci entérine le projet qui doit permettre à Tel-Aviv d'installer une économie indépendante et de devenir une véritable ville. Sans craindre le paradoxe, les commerçants qui portent ce projet achètent une parcelle à Jaffa, dans l' idée d'échapper à la réglementation trop contraignante de Tel-Aviv. Ils optent pour une planification dense et rentable où, c'est assez rare pour être mentionné, ni la municipalité ni le gouvernement ne disposent de terrain[25]. Avec le centre commercial, les limites administratives de Tel-Aviv sont redessinées vers le sud. La succession des avancées de Tel-Aviv vers le sud est la suivante: jusqu'en 1921, la ligne de chemin de fer Jaffa-Jérusalem marque la limite Jaffa-Tel-Aviv. Elle est ensuite remplacée par la route Jaffa-Jérusalem à peine plus au sud et, dès 1923, elle est redessinée selon le tracé du centre commercial. Cette frontière se pérennise en 1927 quand les autorités britanniques la désignent comme transition officielle entre les villes arabe et juive. Cette ligne est assez significative pour perdurer jusqu'à la fin des années 1940 avec la conquête de Jaffa par les forces armées juives. Cette dernière redéfinition, en 1950, est loin d'être un redécoupage administratif anodin. Elle résulte directement d'une offensive armée des forces juives, toujours sous administration britannique, contre l'une des plus anciennes villes du pourtour méditerranéen et de sa dissolution comme entité indépendante.

CRÉATION DE FRONTIÈRES ET NOUVELLES IDENTITÉS

Le développement de Tel-Aviv a donc été accompagné de la création de frontières qui, bien qu'elles aient été par la suite « neutralisées », se sont maintenues physiquement et laissent

[22] *Neve Tsedek*, construit en 1887, précède Tel-Aviv de vingt ans. *Neve Shalom* sera ensuite construit en 1890, *Mahaneh Yehudah* en 1903, *Mahaneh Yosefen* 1904 et *Ohel Moshe* en 1905, Yossi Katz « Ideology and Urban Development : Zionism and the Origins of Tel-Aviv, 1906-1914 », *Journal of Historical Geography* 4 (12), 1986, p.402-424.

[23] Or Aleksandrowicz, « Kurkar, ciment, Arabes, Juifs: comment construit-on une ville hébraïque? », *Tsafon* (55), 2008, p. 21-60.

[24] Tom Segev, *One Palestine, Complete : Jews and Arabs under the British Mandate*, New York (N.Y.), Owl Books, 2001, p.183.

[25] Cette situation perdure, puisque toutes les terres sont privées, à l'exception du terrain sur lequel est construite l'école du quartier, aujourd'hui reconvertie en ateliers d'artistes.

apparaître un différentiel socio-économique entre populations des parties nord et sud de la ville. En réalité, cette situation ne peut être comprise qu'à l'aune de l'éclairage historique. Celui-ci se révèle d'autant plus indispensable que c'est dans cette continuité historique et sociale que les populations migrantes non juives – la main-d'oeuvre étrangère employée aujourd'hui en Israël - s'installent dans ces quartiers sud. Leur arrivée concourt d'ailleurs à faire de ces anciens quartiers juifs de Jaffa les espaces les plus hétérogènes de l'agglomération et donc probablement du pays. Si d'ailleurs, et c'est le deuxième point que l'on souhaite aborder, ces quartiers ont toujours fonctionné comme des espaces d'installation pour les nouveaux immigrés, cette fonction se perpétue avec 1'« accueil » de migrants d'une nouvelle vague – celle-là économique, c'est-à-dire non juive.

Depuis plus d'une dizaine d'années, les travailleurs immigrés venus d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine et d'Europe, communément rassemblés sous la dénomination indistincte et un peu péjorative en hébreu de « travailleurs étrangers »[26], se sont installés à Florentin et dans les quartiers adjacents à la gare routière. Cette présence n'est en réalité plus si nouvelle en Israël puisqu'elle date de la fermeture partielle, puis totale, des frontières aux travailleurs palestiniens des Territoires occupés qui, depuis 1967, constituaient la main-d'œuvre bon marché très largement employée dans le pays. Avec le début de la première Intifada (1987), le nombre de permis de travail accordés aux travailleurs de Gaza et de Cisjordanie diminue rapidement, et, entre 1989 et 1996, le nombre de travailleurs palestiniens est pratiquement divisé par dix. Parallèlement, et sous la pression des entrepreneurs, les permis octroyés aux travailleurs étrangers sont multipliés environ par trente[27]. Le nombre de travailleurs palestiniens chute de 7 à 1 %, et le nombre de travailleurs étrangers passe de 0,2 % à 5 %. Ensuite, cette augmentation continue jusqu'à atteindre 10 % de la force de travail du pays en 2000. Les premiers enfants issus de cette immigration et nés en Israël de parents étrangers sont maintenant en âge de faire leur service militaire.

Malgré la mise en place simultanée, en 2001, d'une police de l'immigration et d'une politique de renvois massifs dans les pays d'origine, la présence de ces travailleurs reste importante. En 2003, ils étaient entre 60000 et 80000 à vivre dans la métropole de Tel-Aviv Jaffa, soit un quart de la population de la ville[28] et en 2007, selon le bureau de la municipalité en charge des travailleurs immigrés (MESILA), ils étaient encore 40000 à résider à Tel-Aviv[29]. D'ailleurs, on dénombre encore plus de 2000 enfants à Tel-Aviv et probablement plus de 3000 dans tout le pays. La situation de ceux-ci, nés en Israël de parents non juifs, est particulièrement intéressante au regard du contexte israélien, puisque certains d'entre eux vont obtenir, au terme de leur vingt et unième année, la citoyenneté israélienne. Ces enfants, bien que scolarisés pour la plupart dès trois ans dans les écoles publiques, ne bénéficiaient jusqu'alors d'aucun statut. Or, en 2005, le Parlement israélien a proposé une régularisation ponctuelle, présentée comme un geste humanitaire, qui a permis à 600 enfants et leur famille d'obtenir un statut de résident puis à terme, pour ces enfants, la citoyenneté israélienne. Dans un pays où la

[26] Le terme de travailleurs étrangers, *ovdim zarim*, renvoie effectivement à *avoda zara*, l'idolâtrie (littéralement, culte étranger).
[27] David Bartramn, « Foreign Workers in Israel : History and Theory », *International Migration Review* 32 (2), 1998, p.303-325.
[28] Sarah Willen, « Perspectives on Labour Migration in Israel », *Revue européenne des migrations internationales* 19 (3), 2003, p.249.
[29] Cela représente un cinquième des quelque 200 000 personnes qui résident dans le pays (90 000 sans titre de séjour valable).

volonté gouvernementale d'établir une péréquation entre judaïsme et citoyenneté israélienne[30] reste centrale, cette présence étrangère et l'ouverture qu'elle a entraînée manifestent d'un changement notable. Cette volonté d'ouverture significative et inattendue est donc paradoxale, puisqu'elle découle d'un mouvement de fermeture du pays aux voisins les plus proches. Dans tous les cas, cette régularisation est assez restrictive pour n'avoir inclus que 600 enfants nés en Israël de parents entrés légalement dans le pays – avec un visa de tourisme ou de travail – , scolarisés, maîtrisant l'hébreu et âgés de six ans et plus au moment du décret. En effet, 600 enfants ont pu remplir ces critères et obtenir leur carte de résident en même temps qu'ils conféraient également à leur famille la possibilité d'y accéder. Dans un pays où la citoyenneté constitue un enjeu particulièrement sensible, on remarquera avec attention ce glissement, même mineur et ponctuel, du droit du sang vers un droit du sol. Évidemment, la manière par laquelle la police de l'immigration répond à ces consignes et les campagnes d'expulsions récurrentes forcent à modérer ce propos ; d'autant plus que, récemment, l'arrivée importante de réfugiés du Darfour et l'aide urgente que nécessite leur condition contribuent également à rendre la question des travailleurs étrangers et de leurs enfants moins pressante.

En conclusion, on peut avancer que l'étude géographique des quartiers sud de Tel-Aviv fait émerger des frontières oubliées. Celles-ci demeurées actives constituent, dans la ville hétérogène, ces lignes-limites « qui nous font traverser les seuils en faisant un pas dans le vide, comme si on avait franchi une marche qu'on ne voyait pas[31] ». Ces lignes dessinent le relief de la ville et rendent intelligibles les répartitions socio-spatiales au sein de l'agglomération. Par ailleurs, ces espaces traduisent certaines des répercussions engendrées par la fermeture du territoire israélien aux travailleurs palestiniens et l'installation en Israël de populations non juives. Leur présence surtout visible dans les quartiers sud de la ville doit pourtant être pensée à l' échelle du pays, en particulier depuis l'ouverture d'une brèche dans la définition de l'accès à la citoyenneté au sujet des populations non juives. Et c'est en conjuguant ces deux aspects, distincts mais liés, que Tel-Aviv peut être réinscrite dans son cadre historique et géographique. Dans le contexte israélo-palestinien pour le moins bouleversé, l'étude détaillée des lieux peu problématiques permet de réfléchir à la manière dont se dessinent aujourd'hui les questions identitaires et territoriales en Israël. Tel-Aviv et à plus forte raison les espaces sud devraient donc être appréhendés dans toute leurs diversités, en dépassant l'idée reçue d'une ville dépourvue d'ambiguïtés.

[30] Ont accès à la citoyenneté les personnes d'ascendance juive et les Arabes qui ont résidé de manière continue en Israël entre 1948 et 1952, date de l'entrée en vigueur de la loi sur la citoyenneté. Les citoyens israéliens se divisent ensuite entre nationaux juifs, arabes, tcherkesses et bédouins.

[31] Walter Benjamin, *Paris capitale du XIXe siècle: le livre des passages*, trad. de l'allemand par Jean Lacoste, rééd. [1ère éd. 1939], Paris, Cerf, 1989.